



CÉLÉBRER

SOMMAIRE

4	INTRO
4	« Il faut célébrer »
4	En 2024 et 2025, Periferia a célébré
5	Cela a soulevé plein de questions
6	« Célébrer »
7	Pourquoi célébrer ?
7	Différentes raisons de célébrer
10	Un exemple pour s'inspirer
11	Qu'est-ce que cela permet ?
15	Pourquoi ne célèbre-t-on pas ? ou ce qui nous empêche de célébrer ?
22	Pourquoi célébrer dans un monde qui n'en donne pas envie ?
25	Que célébrer ?
25	Nos victoires ... mais pas que
26	Faire quelque chose de nos échecs, nos déceptions et nos coups durs
28	Enjeux transversaux pour penser nos célébrations
32	Conclusion



INTRO

« Il faut célébrer »

Il suffit de prendre son téléphone en main, d'entendre les titres des journaux, de lire les accords du gouvernement Arizona pour le savoir. Aujourd'hui, le monde brûle. On a beaucoup d'occasions d'avoir peur, de se révolter, d'être en colère, de déprimer, de perdre espoir face aux montées des voix fascistes, des eaux, du nombre de morts dans les génocides... En ces temps troubles, chez Periferia, nous avons voulu nous plonger dans le sujet des célébrations.

Depuis que les pratiques d'intelligence collective se diffusent, l'appel à « célébrer » se fait omniprésent. « Il faut célébrer », « la dernière étape, c'est bien sûr la célébration ! ». Cela sonne comme une évidence... pourtant, force est de constater que si nous connaissons parfaitement les codes et attentes de célébrer nos anniversaires, les fêtes de fin d'année, une union ou une naissance, pour ce qui est de célébrer un processus collectif, on se retrouve souvent démuni·e·s.

Dans les liens qui nous unissent à l'Amérique latine, nous avons aussi senti à quel point les pratiques de célébrer, se féliciter, remercier, constituent une étape importante, vécue avec beaucoup de profondeur et d'émotions. L'accueil au sein de notre d'équipe d'Anahi Machicado, puis d'Ángela Guerra, toutes deux travailleuses communautaires de Bolivie, durant quelques mois, nous a donné envie d'oser davantage aller vers cette profondeur. Alors, on l'a expérimenté en interne, puis avec des collectifs, et petit à petit, c'est devenu un sujet d'échange avec d'autres, on s'y est intéressé·e·s de plus en plus.

En 2024, nous avons produit un jeu de cartes « Les questions que ne laissent pas indifférent·e », inspiré des apprentissages d'Ángela, pour offrir et diffuser une première manière d'entrer dans cette dynamique.

Avec cette publication, nous voulons faire un second pas en nous intéressant à cette question de la « célébration ».

En 2024 et 2025, Periferia a célébré

L'année dernière, nous avons célébré les 25 ans de Periferia. Nous avons regardé ensemble le parcours accompli, les liens créés, les moments partagés, le travail réalisé collectivement, les apprentissages tout au long du chemin...et ce qu'il reste à faire ! Ce fut une grande fête, qui a rassemblé beaucoup de ceux qui font ou ont fait partie de l'équipe, participé à un projet, collaboré avec nous, bref, accompagné notre chemin depuis 1998 et avec qui nous sommes toujours en lien.

Cette année, nous avons célébré la vie d'Yves Cabannes, membre fondateur de notre association et ami, décédé en janvier 2025. Nous l'avons célébré pour lui rendre hommage, reconnaître tout ce qu'il avait accompli, faire lien entre ceux qui l'avaient connu, pour se sentir là, ensemble, uni·e·s et désireux·ses de continuer à faire vivre ce qu'il nous a transmis.

Ces grandes célébrations-là marquent des passages importants. Ils nous font prendre conscience de la portée de la célébration, de ce qu'elle permet de laisser derrière mais aussi de franchir et d'oser entamer comme nouvelle voie.

Ces célébrations-là sont évidentes, pleinement investies collectivement, préparées de longue date. Mais elles ne résument pas les célébrations que nous voulons aborder ici. Notre envie est justement de nous intéresser aussi à ces célébrations de la vie « quotidienne ». Celles que l'on veut vivre en réunion, pendant une rencontre collective, après une prise de décision, en manif', dans nos groupes affinitaires, etc.

Cela a soulevé plein de questions

Notre envie de parler de ce sujet nous a vite révélé un océan d'enjeux et de questions qui le traversent, toutes plus stimulantes les unes que les autres.

Que célèbre-t-on ? Que peut-on célébrer ? Que ne célèbre-t-on jamais ? Quelle place pour nos échecs, nos failles, nos déceptions ? Pourquoi célèbre-t-on ? Qu'est-ce qui fait qu'on ne célèbre pas ? Garde-t-on des traces de nos célébrations ? Comment on célèbre ? Avec qui ? Y a t-t-il un moment propice pour célébrer ? Est-ce que célébrer, ça doit être joyeux ?...

Pour tenter de répondre à toutes ces questions, ou en tout cas pour les faire vivre, nous sommes allé·e·s à la rencontre d'autres personnes et collectifs, on a lu, on a récolté des récits de célébration et on a essayé de tirer un fil commun à travers tout ça.

Le fruit de ces collectes vous est proposé dans les pages qui suivent. Loin d'être exhaustif, il ne se veut pas non plus définitif. Notre exploration n'est certainement pas finie. Cette publication doit plutôt être vue comme une source d'inspiration, un croisement de méthodes et d'analyse, de réflexion et d'expériences, que chacun·e est libre de s'approprier comme elle et il l'entend, pour nourrir sa propre vision de la célébration. Notre souhait serait que ces inspirations permettent de donner un élan, d'oser plus célébrer et de manière plus juste et profonde.

Pour vos partages et vos récits d'expériences collectives de célébration, merci à Mel, Nath, Nath, Mathilde, Emilie, Anto, Saumon, Solen.

Cette étude fait mention de pratiques de célébration de différents collectifs tels que la MarMeet, Code Rouge, le collectif « Morts de la rue », la coopérative funéraire de Rennes, la ZAD de Notre-Dame des Landes, le Dia de Muertos à Bruxelles, Fourch'ETC d'Unipopia, CaP Démocratie, le tiers-lieu des 4 Sources, mais aussi un tas de collectifs de vie et de lutte informels et anonymes.



« Célébrer »

Extrait traduit de la chanson Celebration de Kool and the Gang

Yahoo! C'est ta fête
Yahoo! C'est ta fête

Célèbre les bons moments, vas-y! (Célèbre)
Célèbre les bons moments, vas-y! (Célèbre)

Il y a une fête qui se déroule ici
Une fête qui va durer des années
Alors apporte tes bons moments, et ton rire aussi
On va faire la fête avec toi

Viens maintenant

Fête
Allons tous faire la fête et passer un bon moment
Fête
Nous allons faire la fête et passer un bon moment

C'est l'heure de se réunir
C'est à vous, quel plaisir

Tout le monde autour du monde
Venez!

Yahoo! C'est une fête
Yahoo!

Fête les bons moments,
viens!
C'est une fête
Fête les bons moments
Viens faire la fête

On va passer un bon
moment ce soir
Faisons la fête, c'est bien
On va passer un bon moment ce soir
Faisons la fête, c'est bien

On va passer un bon moment ce soir (Fête)
Faisons la fête, c'est bien
On va passer un bon moment ce soir (Fête)
Faisons la fête, c'est bien


Célèbre les bons moments, vas-y! (Célèbre)
Célèbre les bons moments, vas-y!
C'est une fête!



A l'instar de la célèbre chanson « Celebration » de Kool and the gang, l'idée de célébrer évoque certainement chez la plupart d'entre nous l'image de la fête. Et avec elle, une idée de positif, de joie, de bonheur, voire d'amusement.

Le verbe célébrer recouvre pourtant des significations plus larges et, à l'origine, n'impliquait pas d'office cette idée de joie.

Ainsi, le dictionnaire Littré renvoie le terme « **célébrer** » à celui de « **solenniser** », de « célébrer selon l'usage et la coutume ». Il évoque l'idée de **quelque chose de cérémoniel**, d'officiel, voire de protocolaire, quelque chose de codé. Cette cérémonie qui vient marquer un événement cherche à **honorer**, à faire honneur à un personnage ou un fait historique.

Pour le dictionnaire de la langue française, c'est « **marquer** d'une certaine solennité, d'un **éclat**  exceptionnel, un évènement, le souvenir ou le retour périodique d'un évènement ». La notion de « donner un éclat » a attiré notre attention. On cherche ici à rehausser, à rendre brillant, à (r)aviver. L'idée nous parle : qu'il s'agisse d'un moment difficile voire carrément moche, en célébrant, on cherche à garder la trace, le souvenir de ce qu'il a eu de « brillant » et d'« éclatant ».

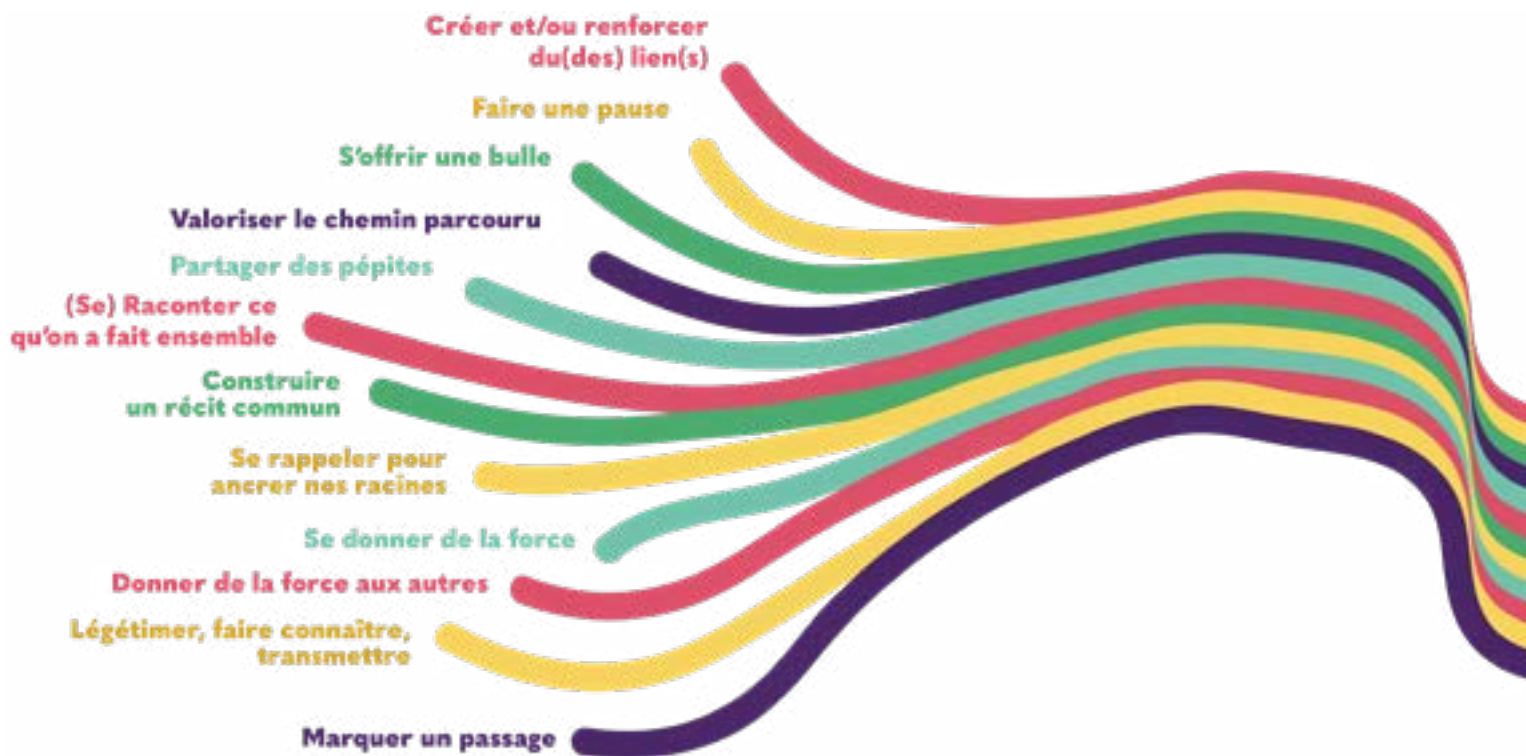
Un second sens partagé par ces deux dictionnaires est celui de « publier avec **éclat et éloge**, vanter, louer hautement ». Ce deuxième angle amène l'idée intéressante de **rendre public**.



Dans le cas qui nous occupe, la célébration serait donc l'acte de créer et/ou répéter un cérémoniel, de manière publique / ouverte qui montre l'éclat d'une ou des actions.

Pourquoi célébrer ?

A travers les témoignages recueillis et nos expériences de terrain, nous avons senti quelque chose de l'ordre de la force et d'un sens profond des célébrations...sans parvenir à identifier une raison ou une vision spécifique. De l'avis de toutes, les célébrations permettaient que quelque chose d'autre existe dans le collectif. Dans l'instant de célébration, dans le fait de s'arrêter, d'être ensemble et d'être collectivement dans une autre dynamique que le quotidien, quelque chose se transforme. Pour en offrir un aperçu, nous avons tenté de rassembler dans une sorte de panorama quelques-unes de ces raisons. Aucune hiérarchie ni d'exclusivité ne sont à voir dans ce panorama, simplement un panel d'horizons possibles pour s'inspirer.



Différentes raisons de célébrer

Créer et/ou renforcer du(des) lien(s)

Être ensemble, se rassembler, se réunir. Discuter et partager librement, parfois sans ordre du jour à suivre, parfois avec une animation qui invite à se poser et partager plus profondément, à dire ce qui ne peut être dit ailleurs, en d'autres temps et espaces. Vivre un moment qui nous permet d'apprendre à nous connaître, de nous rencontrer, de nous découvrir...autrement que d'habitude. Parfois à travers d'activités inhabituelles, créatives et/ou ludiques.

Faire une pause

Arrêter les activités quotidiennes ou habituelles, pour se retrouver ensemble, prendre le temps de parler et de partager. Regarder le chemin parcouru et les choses qu'on a bâties. « On célèbre pour regarder derrière, sous ses pieds, et devant. » Ou simplement souffler.

S'offrir une Bulle

Au collectif la MarMeet, un restaurant participatif et solidaire, situé à Schaerbeek, célébrer, « ça va avec le soin dans le collectif. On n'est pas toujours « en marche », et en train de travailler. C'est faire des petites bulles sans attentes. Pour profiter. Ce n'est pas l'idée de se reposer sur ses lauriers, c'est prendre un moment, le temps que ça dure, pour être ensemble et se faire plaisir. C'est l'idée de capturer des moments, et après on reprend le travail. C'est un moment d'interruption dans un train qui est lancé quoi ».



Source : Marmeet · <https://lamarmmeet.be/>

Valoriser le chemin parcouru

Dessiner ou tracer ensemble le chemin parcouru. Prendre conscience de tout ce qui a été accompli. Se rendre compte du temps engagé et de ce qu'il a permis d'atteindre, de générer.

Partager des pépites

Partager et donc découvrir les moments qui nous ont marqué et ont marqué les autres. Ce qui compte pour chacun·e. Ce qui fait vibrer, donne de l'énergie. Ce qui fera souvenir. Se donner l'opportunité d'identifier des petites choses, des détails, des moments du quotidien qui font la force et la cohésion du groupe, qui font qu'on y reste.

(Se) Raconter ce qu'on a fait

Après une période ou un évènement, s'offrir un moment pour en parler, écouter ce que chacun·e a vécu, en retient, prendre conscience des ressentis et de l'impact en chacun·e, reconnaître ce qui a été vécu.

Construire un récit commun

En partageant ces récits individuels, on prend conscience de ce qui est commun entre nous. Mais on discute aussi, on écoute et petit à petit, on se crée une vision d'ensemble de qui nous sommes, ce que nous vivons, nos besoins, nos forces et nos fragilités collectives. On est ensuite plus à même de transmettre qui nous sommes ensemble, ce que nous faisons, les valeurs, projets et avis que nous partageons. Développer une image de notre « NOUS » et être en mesure de se raconter à d'autres.

Se rappeler pour ancrer nos racines

« Savoir d'où on vient pour savoir où on va ». Se remémorer le chemin parcouru, partager nos récits, notamment avec de nouveaux·velles membres. S'ancrer.

« C'est faire des racines sous nos pieds pour inscrire les victoires du passé comme les fondations d'un avenir désirable. »

Se donner de la force

Nommer et prendre conscience du pouvoir collectif, pour s'y appuyer lors de nouvelles actions. Se réimprégner de cette énergie-là pour se donner de la force pour la suite. S'émanciper. S'encourager. Oser. Se dire que c'est possible.

Donner de la force à d'autres

En partageant nos enseignements et connaissances. En transmettant une énergie et la conviction que c'est possible. En montrant des exemples. En pointant les risques et les écueils à éviter.

Légitimer, faire connaître, transmettre

En rendant public, donner de la valeur et de la légitimité à l'action, à la lutte et/ou groupe. La revendiquer. La visibiliser aux yeux du plus grand nombre. Transmettre une trace claire, largement diffusable pour inspirer ou mobiliser d'autres.

En juin 2023, le collectif CaP Démocratie a organisé deux présentations de son aventure citoyenne pour obtenir du Parlement wallon que 60 citoyen·ne·s soient tiré·e·s au sort et puissent discuter avec 10 député·e·s parlementaires de la meilleure manière de renforcer la place des citoyen·ne·s dans l'élaboration des politiques publiques. Lors de cette présentation, le collectif a expliqué ses stratégies, les outils juridiques sur lesquels il s'est appuyé, les contacts politiques qu'il a pris pour préparer les élu·e·s au vote, etc. Ce fut un moment de retour sur le chemin parcouru très valorisant et encourageant pour le collectif.

Marquer un passage

Officialiser une transition, un passage d'un « avant » à un « après ». Acter et rendre public une évolution dans le groupe : une fusion, l'arrivée de nouvelles énergies, un changement de statut(s), un nouveau mode de fonctionnement, un nouveau nom, etc.

Ce passage peut-être aussi lié à un moment difficile. La célébration peut marquer qu'on est sorti d'un moment difficile (période de doutes, de conflits, mauvaise passe, recul de droits, etc). Cela permet de reconnaître que ce qui a été vécu a existé, a été dur, a affecté l'individu et le collectif, et puis a été surmonté. Et prendre conscience de ce qui nous a grandi et renforcé.

« Ritualiser ce passage, retraverser ce qui a été vécu en le nommant permet de le nettoyer. Célébrer que l'on est sorti de ce moment, qu'on n'est plus à cet endroit, qu'une étape est franchie. Le regarder ensemble permet une reconnaissance collective de cet accomplissement ».

Les raisons de célébrer sont donc nombreuses et peuvent se combiner. Pour imaginer la manière juste de la mettre en pratique, le « bon cérémoniel », il est toutefois intéressant de se poser la question de ce que l'on cherche à produire, ce que l'on veut vivre ensemble. **Si l'on devait ne choisir qu'une seule raison, laquelle serait-ce?** Ceci permettra de construire d'une manière plus juste la suite de la célébration.

De la même manière, on peut se poser la question de ce que cette célébration ne doit pas être. Ou ce dont elle doit se démarquer. Du quotidien du collectif, d'actions déjà vécues, de certains codes préétablis.

Lors des 25 ans de Periferia, l'équipe avait reçu de son AG une invitation à en faire un moment « réellement festif », « où on ne travaillerait pas ». Pour l'équipe, se limiter à une fête était difficilement concevable. Nous voulions y mettre du sens, du partage et permettre d'offrir une vue d'ensemble des actions menées au cours des 25 dernières années. Pour rompre avec nos pratiques habituelles, nous avons opté pour la réalisation d'une série de podcasts lors desquels des personnes avec lesquelles nous avons vécu des dynamiques spécifiques (capacitation citoyenne, participation dans les quartiers, autour des finances publiques, etc.) racontaient notre histoire commune. Lors de notre célébration des 25 ans, nous avons proposé de brefs moments d'écoute d'extraits de ces podcasts pour faire découvrir, faciliter des discussions et des liens, sans pour autant être dans une ambiance de travail et de réflexion.

Un exemple pour s'inspirer



Un jour férié à la ZAD Notre-Dame-Des-Landes¹

Le 17 janvier, sur le territoire de la ZAD (Zone à Défendre) de Notre-Dame des Landes, près de Nantes, c'est jour férié autodéterminé. On célèbre le 17 janvier 2018, le jour où a été déclaré l'abandon du projet d'aéroport qui depuis des dizaines d'années menaçait de bétoniser plus de 1700 hectares de haies, fermes, projets agricoles, salamandres, tritons, collectifs d'habitant.e.s en lutte pour le vivant. Ce jour-là, on se rassemble (habitant.e.s, personnes en soutien, paysan.ne.s, etc). Un banquet, des concours de gâteau, des cabarets sont organisés. Des histoires se racontent.

Le 17 janvier 2019, un an pile après l'annonce de l'abandon, un rituel de célébration collective a lieu, et depuis, il a lieu chaque 17 janvier. A l'image de la créativité sans faille et des divers moyens d'action qui ont permis le blocage du projet d'aéroport, le 17 janvier se réinvente chaque année. En 2021, la foule, à la force de ses bras, a collectivement levé la dernière partie de la charpente entièrement construite sur place, et ainsi fait ressortir de terre une des fermes historiques détruites par la police pendant les expulsions de 2012.



« Chaque année ici au 17 janvier, on invite des luttes qui ont gagné dans l'année, et on fait des vœux pour qu'il y ait des nouvelles luttes qui gagnent. »

Cette célébration collective, elle permet de se réjouir d'une victoire, mais elle veut aussi reconnaître les traumatismes, l'amertume, la souffrance qui l'ont accompagnée.

A la ZAD, la Cellule d'Action Rituelle (CAR) s'attèle, depuis, à chercher les formes, les gestes, les manières de faire, collectivement, pour célébrer divers moments de passage, en lien avec les saisons, les souvenirs de la lutte, le territoire. Elle pose aussi la question de la juste manière de (se) célébrer, de faire récit commun, de se penser ensemble dans l'avenir. Ça passe par des paroles, des gestes, des jeux, de la nourriture, et un tas d'autres choses.

1. Vidéo Reporterre « A Notre-dame-des-Landes, un anniversaire sous le signe de la reconstruction », 17 janvier 2022, disponible sur le site : <https://www.youtube.com/watch?v=aKanZ9PQL4k>

« Célébrer, c'est aussi « ajouter de la mémoire à la mémoire ». On ne célèbre pas seulement le positif, on célèbre pour retraverser les choses vécues et y ancrer de nouveaux souvenirs, ici sur le même territoire. On prend soin ensemble de notre histoire collective, même si chacun.e en a un vécu différent. »

C'est aussi ce que permet la célébration : faire se rassembler des personnes autour d'un commun. Même si elles sont fâchées, en désaccord sur des questions d'usage, d'orientation politique, même si elles sont très différentes. Le moment de la célébration permet un lâcher prise collectif, une trêve sur les différends, qui ne disparaissent pas pour autant mais laissent l'espace nécessaire pour un moment de recul sur ce qu'il est important de marquer, de regarder, de soigner à l'instant T.

Qu'est-ce que cela permet ?

Au-delà des raisons qui nous poussent à célébrer, de ce qu'on cherche à provoquer dans la célébration, l'acte de célébrer porte aussi en soi des possibles et provoque inévitablement des choses auxquelles on ne pense pas toujours. Lors de nos échanges avec d'autres, iels ont notamment pointé les suivants :



Sortir de l'urgence

Le sentiment d'urgence, très présent dans la vie de certains collectifs, peut s'avérer paralysant. Dans cette période d'attaque de nos droits sociaux et humains, beaucoup de militant-e-s disent la ressentir comme rarement auparavant. Le fait de faire une pause, délibérée et consciente, permet de sortir temporairement de l'urgence et de cette oppression. De s'accorder une respiration, pour reprendre du souffle collectivement, ressentir nos énergies et nos élans pour poursuivre la lutte, peut-être autrement, différemment.

Vivre un moment différent du quotidien

Le fait de célébrer peut être vécu comme une action en soi, un événement auquel on consacre beaucoup de temps, de soin, de préparation...au risque de finalement le vivre comme on vit toute autre action, même si elle peut être de plus grande ampleur.

Dans les collectifs et groupes, il n'est pas toujours aisé de parvenir à s'octroyer une pause, de s'offrir un moment d'arrêt. Il est vrai qu'oser quelque chose de différent peut parfois demander de la préparation et se révéler intense. Pourtant, plusieurs collectifs nous ont partagé l'importance que ce changement de rythme et de logique leur avait procuré lors d'un moment de célébration.

Prendre le temps de l'après action

Code Rouge est un mouvement de désobéissance civile créé par des activistes et soutenu par différentes organisations et groupes d'actions. Ensemble, iels lancent régulièrement des appels à la désobéissance civile pour faire entendre nos droits et demander un changement systémique et profond, à travers des actions massives de blocage d'infrastructures telles que Total, Arcelor Mittal, Engie etc...

Après une action de désobéissance civile, un petit groupe de personnes ayant participé à une de ces actions s'est retrouvé quelques jours plus tard autour d'un concert, de discussions, d'un repas. L'occasion de se rencontrer entre les différents groupes, de se raconter, de déposer les émotions ressenties (joie militante et victoire de l'action, parfois, mais aussi stress, vécu de violences policières). Souvent dans la lutte, une fois l'action passée, on se remet à organiser la suivante, et la suivante... Ici, ce moment, hors du temps, a permis de s'offrir une pause qui s'est révélée finalement porteuse de beaucoup de sens pour la lutte.

Au restaurant participatif et solidaire la MarMeet, chaque année les bénévoles proposent un dîner de Noël.

« Quand on célèbre cette fête, on ne se repose pas parce que, pour nous, c'est encore du travail. Cette année, à la fête de Noël, on en a fait un moment aussi pour nous, alors que d'habitude, c'est 'par nous et pour tous'. On a commandé des pizzas, affiché des photos de l'année avec moments clés, on a échangé des cadeaux, on a même bu du vin (chose exceptionnelle) ! On a parlé de nos vies, on a fait des choses informelles. »



Source : Marmeet · <https://lamarmmeet.be/>

Prendre soin

Prendre le temps de s'arrêter, ne pas être dans l'action, célébrer la victoire, (se) raconter l'expérience vécue, la partager avec ceux qui y étaient avec nous, c'est une démarche de soin en tant que telle. Ça permet de relâcher la pression et de la partager, mais aussi de donner un espace aux émotions ou du moins à celles qui n'ont pas toujours leur place dans les réunions et actions habituelles.

C'est aussi un moment où on soigne le lien. On soigne la vie de la personne. On met un peu de douceur et de beauté. On met du soin dans ce que la personne et/ou le collectif vit d'important, que ce soit un moment beau ou triste. Paradoxalement, ce sont souvent ces moments-là qu'on zappe le plus facilement, qu'on délaisse au profit d'une autre activité.

Le soin, on n'a plus le temps pour ça

« Dans nos luttes, on lutte. Et on oublie toujours de célébrer après. On n'a pas le temps. On prépare l'action d'après. On est dans une urgence avec des agendas surbookés. Certains collectifs proposent des moments de care après les actions. Mais souvent, on n'a plus le temps pour ça. Pour se retrouver pour être dans du soin : raconter comment on se sent après l'action, ce qu'on a vécu et ce qu'on a obtenu. »

Se sentir connecté·e·s, en lien

Les moments de célébration sont par excellence des moments où l'on peut provoquer ou laisser l'opportunité à la rencontre, à des rencontres. Autant au sein du groupe, en proposant de se découvrir différemment, qu'avec d'autres personnes extérieures qu'on invite pour l'occasion. C'est aussi une rare opportunité d'affirmer et de reconnaître certains liens, en présentant ou remerciant certaines personnes.

Chercher à provoquer des liens improbables...

Au tiers-lieu des 4 sources à Yvoir, les familles installées dans le domaine ont remis en route un four à pains et pizzas extérieur. D'abord autour d'une personne passionnée de boulangerie qui y cuit les pains qu'elle vend ensuite. Puis l'idée est venue d'en faire un objet de rassemblement, en proposant des « pizzas parties » ouvertes à toutes. Leur envie est d'ouvrir le tiers-lieu à l'extérieur, de le connecter, de provoquer des rencontres entre les participant·e·s qui partagent leur repas. « C'est incroyable ce qui se passe dans ces moments-là. La dernière fois, une personne s'est rendu compte qu'une autre habite aujourd'hui dans sa maison d'enfance. Une autre a rencontré un prof de guitare qui lui donne cours aujourd'hui. C'est à la fois improbable et génial ! » Ces moments organisés ponctuellement réunissent habituellement. En septembre, le succès de l'évènement a submergé le groupe organisateur. « A quelques temps de la pizza party, on s'est rendu compte qu'il y avait 90 personnes inscrites. Quelques jours après, ils étaient 150 et finalement 180. Et là, j'ai dit aux autres qu'en fait, je ne me sentais pas de gérer ça seule, c'était trop. Le groupe m'a dit ; 'on va y arriver'. Et on en a fait un défi collectif. Tout le monde s'est mobilisé. Pour la première fois, je vivais la pizza party telle que je l'avais imaginée, comme une action commune qui a créé encore plus de liens, entre nous et entre celles et ceux qui y ont pris part. »

...ou les rendre visibles

A la MarMeet aussi les membres du collectif s'organisent pour vivre des petites célébrations. « On a besoin de se sentir en équipe » Pour leur premier anniversaire, ils et elles ont décidé d'ouvrir la fête à l'extérieur. « Le gâteau a été réalisé par une personne qui vient souvent, décoré par une autre personne qui vient aussi souvent. » L'évènement a permis de faire se rencontrer plein de gens, de plusieurs générations et de rendre visibles ces liens avec l'une ou l'autre personne, qui ne sont jamais mis en avant.

Inventer son propre cérémoniel, s'affranchir des modèles et codes

| J'ai vécu ces célébrations de manière automatique

« J'ai l'impression de découvrir depuis pas longtemps l'idée de 'célébrer'. J'veux dire, enfin, j'ai connu des célébrations depuis toute petite, même pour moi : les anniversaires, les communions et tout ça, mais en fait... Je ne me rendais pas compte de ce que ça signifiait. C'étaient des traditions, des habitudes, presque automatiques. Tout le monde vivait ça dans ma famille. Je les investissais peu en fait. Aujourd'hui, je découvre un autre sens de la célébration, qui n'est pas aussi codé et qui sont alors plus mes propres choix. Je peux choisir ce qui fait sens pour moi et mérite d'être célébré. Même si, j'avoue, j'adore toujours fêter mon anniversaire ! Ahah... Mais je le fais comme j'en ai envie aujourd'hui et surtout avec qui j'ai envie ! »

Célébrer **ce qu'on veut célébrer**. Choisir, consciemment, ce qu'on célèbre, ce pour quoi on veut prendre le temps. C'est décider pour soi ou son collectif, ce à quoi on donne de la valeur, ce qui « vaut la peine » qu'on s'est donnée. Ensuite, il nous reste à inventer la manière dont on veut donner de l'éclat, dont on veut vivre et faire vivre ce moment à chacun·e. Alors, vient le temps de la créativité.

Ces choix participent au modèle de société qu'on veut créer collectivement et qu'on défend. Nombre de critiques adressées aux grandes célébrations « de société » pointent leurs côtés commerciaux, clichés, américanisés, etc. On ne s'y retrouve plus, alors autant oser s'en affranchir et inventer nos propres cérémoniels.

Le Pont en fête

Dans d'autres publications, nous avons déjà souvent évoqué ce projet réalisé à Charleroi, il y a bien des années. Il reste gravé dans nos mémoires comme un moment créatif et plein de sens (inversés) dont un collectif peut faire preuve au moment de célébrer.

Dans le cadre du Budget Participatif du CPAS de Charleroi, un groupe de personnes sans chez soi ont remis un projet visant à organiser un moment festif de remerciement adressés par ce public précarisé à toutes les personnes qui, durant l'année, les aident en leur offrant quelques euros. « Une occasion de rendre la monnaie aux autres. » avaient-ils dit, non sans humour. Organisée sur le pont Roi Baudouin, situé en face de la gare, où de nombreuses personnes sans chez soi ont l'habitude de faire la manche, cette fête a été baptisée « Le Pont en fête ». L'évènement a surpris plus d'un·e passant·e·s autant qu'il a touché et marqué les esprits.

Renouveler l'énergie

Cette part de créativité dans la célébration, mieux ancrée dans le projet du monde que nous voulons, contamine bien souvent la suite de nos actions. Comme si cette autorisation, dans la célébration, se propageait ensuite dans la lutte et nos modes d'actions. On renouvelle notre énergie intérieure (personnellement comme collectivement), on se ressource... Cela peut être une occasion de retrouver et renommer ce qui nous fait vibrer et de retrouver ce qui fait sens dans la lutte ou le projet.

Lutter contre le capitalisme et la performance

Les célébrations collectives, de facto, nous sortent de l'individualisme. Là où les politiques néolibérales, le mythe de la méritocratie, les discours d'extrême droite prônent le pouvoir de l'individu, les célébrations collectives nous ramènent à la solidarité, l'entraide, le faire ensemble, le pouvoir des communs. Elles nous invitent à oser, vivre et construire ensemble un moment qui nous sera commun et renforce nos liens.

Elles **nous sortent aussi de la performance**. Mettre de l'énergie dans un moment de soin, qui n'a aucun objectif de production (même s'il célèbre parfois un accomplissement), c'est important, et c'est un acte de résistance, dans un monde capitaliste où tout se marchande, se standardise et est dicté par le marché (et donc la recherche de profit). En cela, célébrer nous apparaît être un acte de résistance fort.

Se libérer

Des codes, des attentes, des émotions non dites, de ce qu'on a moins bien vécu, des tensions interpersonnelles, du sérieux qu'on s'impose, du bienséant, du poids du sentiment d'échec, de la peur, de la perte, de nos casquettes... La célébration est en soi un moment qui peut être très libérateur. Ces espaces de libération restent encore trop peu nombreux, difficiles à trouver et/ou, malheureusement, proposés dans un cadre commercial et lucratif. Les célébrations, aussi petites soient-elles, sont pourtant d'innombrables opportunités de rompre avec ce qui nous oppresse. Et rien que pour ça, cela vaut la peine de les cultiver.

Pourquoi ne célèbre-t-on pas ? ou ce qui nous empêche de célébrer ?

Alors, si célébrer peut apporter autant de bienfaits, prendre des formes les plus variées et justes pour chacun·e, s'avérer si porteur pour un groupe comme chaque personne, qu'est-ce qui nous empêche de le vivre plus souvent ? Qu'est-ce qui rend cet acte si étranger et éloigné de nos pratiques ? Ou si décrié par certaines personnes ?

Là encore, nos échanges et recherches ont permis d'apporter des éclairages qui, nous l'espérons, pourront faire évoluer nos regards et nous aider à dépasser ces obstacles.

Ça prend du temps

C'est souvent la première raison évoquée. Célébrer est perçu comme une activité de plus à « caser » dans un agenda bien rempli. Toujours dans cette logique d'urgence, de plus pressé, de situations tendues, d'aide à fournir...l'acte de célébrer apparaît comme la cerise sur le gâteau, le petit plus, bonus qu'on peut se permettre quand on en a le luxe.

Certes, c'est un plus, on l'a dit, un moment à part entière qui amène des choses différentes du quotidien. Et chez Periferia, nous n'échappons pas à cette vision ! Il y a du travail, des actions en cours, des produits attendus et c'est prioritaire. Pour autant, nous sommes très au clair que ces moments de célébration n'ont rien de « petit plus ». Souvent, lorsque l'on oublie de prendre ces moments, le retour de boomerang se fait ressentir et peut être bien plus violent que de s'octroyer une pause en pleine course effrénée. Les tensions s'installent, le dialogue est moins profond, les non-dits s'accumulent, les liens conviviaux se font rares... l'ambiance d'équipe en est affectée, jusqu'à ce qu'une goutte d'eau vienne faire déborder une marmite trop pleine. Alors s'installe le doute sur le sens de nos actions, sur nos capacités à les porter, sur notre professionnalisme, sur notre place dans le projet, etc.

Dans ces moments-là, nous mesurons toute la force que ces « petits plus » non prioritaires apportent et l'importance qu'ils ont dans la consolidation de notre équipe et la puissance de notre projet.

Nombre de collectifs font appel à Periferia à un moment où la crise s'est installée, où des tensions ont été si fortes que des membres ont claqué la porte, qu'une génération s'en va et que personne ne se sent légitime de prendre la relève. Les célébrations ne sont bien évidemment pas le remède à toutes ces crises, mais leur absence accélère et renforce cruellement leur émergence. Célébrer, cela prend du temps oui. Mais pas forcément énormément de temps. Et surtout, cela évite d'en perdre pour réparer longuement ce qui aura été brisé ou se sera effondré.

« Y a rien à fêter ! » ou l'attente paralysante du « grand soir »

A la MarMeet, « on ne célèbre pas parce que : on est toujours en chantier/dans des incertitudes. Célébrer alors qu'il y a tant à faire, c'est se reposer sur ses acquis, ce n'est pas encore le moment. Il nous faut plus de stabilité avant de pouvoir célébrer »

« Ce n'est pas le bon moment ». Ce qui nous interpelle dans ces partages, c'est que cet argument n'est pas lié à une question de calendrier, de bon timing. Non. Il fait référence à une question de légitimité. Ce n'est pas le bon moment de célébrer parce qu'on n'a pas encore atteint le bon objectif, parce qu'on n'ose pas être fier.e.s de ce qu'on a accompli, parce qu'il n'y a pas de « production » à célébrer, parce que ça n'est pas une étape importante... « On n'a pas atteint l'objectif, on n'a pas fait assez pour avoir le droit de, on doit encore faire ça ou ça. » Ou encore « Il nous faut plus de stabilité avant de pouvoir célébrer ».

Ces arguments nous rappellent « la théorie du grand soir », un concept de sciences politiques et sociales, qui serait un moment de basculement, de bouleversement social amené à renverser l'état des choses actuel. Ce genre de moments qui n'existent dans l'histoire que de manière ponctuelle et fracassante. Bien entendu, lorsque les collectifs nous disent qu'ils n'ont pas encore atteint un stade légitime pour célébrer, ils n'attendent pas forcément à de grands événements révolutionnaires. Cependant, ils sont habités par cette idée qu'on célèbre une réussite, un objectif atteint, un accomplissement.

Ce phénomène, nous l'avions déjà touché du doigt il y a plusieurs années lorsque nous avons mis en place un groupe de réflexion et de partage autour de l'enjeu : « mesurer le sens et la portée de nos actions ». Autour de la table, une dizaine d'acteur·rice·s avaient mis en lumière le même mécanisme de juger la portée de leurs actions à l'aune d'avoir ou non atteint des changements de société majeur : souvent des changements de législation ou de politiques publiques. Un résultat marquant et tangible, certes, mais souvent obtenu au prix de longues années de lutte. Il ne nous semblait pas juste de nous limiter à ce critère pour qualifier l'incroyable travail de terrain réalisé quotidiennement par ces personnes. Nous avons alors invité dans le groupe un travailleur communautaire venu d'Amérique latine qui nous a éveillé au concept d'incidences et nous a offert une grille de lecture bien plus large permettant d'identifier plusieurs niveaux de transformations sociales et sociétales provoquées par nos actions :

- ◆ **Tous les changements provoqués** au niveau des individus : changements de comportements individuels, prises de conscience, développement de l'esprit critique, changement de posture, d'énergie face à une situation ou une personne, renforcement de la confiance en soi, évolution des relations aux autres, etc.
- ◆ **Tous les changements provoqués** au niveau des relations entre acteur·rice·s : nouvelles collaborations, alliances qui se tissent, reconnaissance d'expertises d'autres, évolution de la manière de fonctionner et décider collectivement, etc.
- ◆ **Tous les changements provoqués** au niveau des personnes responsables ou qui ont un pouvoir de décider ou d'influencer : le partage du pouvoir, les (processus de) prises de décision, l'affectation des moyens financiers, les priorités, la prise en compte de certaines paroles jusqu'alors pas ou peu considérées, etc.
- ◆ **Tous les changements provoqués** au niveau des politiques publiques, normes, cadres de référence : évolutions dans le cadre législatif (lois, décrets, réglementations, règlements d'ordre intérieurs), mais aussi évolutions des conditions d'accès à une aide, à des ressources ou un service, adaptation de certaines aides accordées, de procédures, de la manière de traiter un problème, du fonctionnement des institutions, adoption d'un principe de transversalité, etc.



- Comportements
- Attitudes
- Analyse critique
- Emancipation, confiance
- Expertise



- Rapport au pouvoir
- Transparence
- Prise en compte de nouveaux enjeux et acteurs
- Formes de gouvernance
- Stratégies
- Compétences



- Nouvelles relations
- Prise en compte
- Collaborations
- Alliances
- Compréhension du rôle, point de vue de l'autre
- Interpellations, contrôle



- Lois, décrets, règlements
- Procédures
- Cadres d'intervention
- Missions, mandats
- Justice
- Valeurs : égalité, équité, solidarité, justice....

Cette analyse a fait l'objet des deux publications « **Incidence politique** » et « **Transformations soci(ét)ales** » que nous vous invitons à consulter sur notre site internet.

Notre message serait : n'attendons pas ce grand soir ! Osons ! En se reconnaissant la possibilité de célébrer avant d'avoir atteint un changement majeur pour le groupe ou l'ensemble de la société (ou le monde !), on s'offre la possibilité de pointer toutes ces transformations, petites et grandes, qu'on a provoquées ou permises d'émerger. Il s'agira peut-être de « petits » pas pour certain·e·s, mais de bonds de géant·e pour d'autres. Et dans tous les cas, il s'agira bien de victoires et d'accomplissements, dont la mise en lumière, la reconnaissance puis la célébration pourront apporter de la motivation et assurément nourrir la poursuite du processus.

« Parfois, ces changements sont à peine perceptibles et s'étalent sur des décennies, et parfois ils sont spectaculaires et bouleversants. » Joie Militante²



2. carla bergman et Nick Montgomery, Joie militante. Construire des luttes en prise avec leurs mondes, traduit de l'anglais par Juliette Rousseau, Rennes, Éditions du commun, 2021.

Des extraits sont à découvrir sur le site du blog de MediaPart :

<https://blogs.mediapart.fr/editionsducommun/blog/191020/joie-militante-construire-des-luttes-en-prise-avec-leurs-mondes-extrait-0>



Une ligne du temps de tout ce qui a été accompli

En août 2025, avec le collectif CaP Démocratie, nous avons organisé une soirée de « retour sur notre parcours » depuis la création du groupe en 2022 (et même un peu avant). Nous avons envie de prendre ce temps pour célébrer tout ce qui a été accompli. Nous avons réalisé une ligne du temps qui reprenait plusieurs niveaux d'accomplissement :

- ◆ les événements marquants du collectif : le choix de son nom, la création d'un site internet, la première assemblée, l'ouverture à d'autres membres...
- ◆ les étapes-clés de notre fonctionnement collectif : l'adoption des statuts, la rédaction de la charte, le choix de décider par la gestion par consentement, la création de mandats internes et leur répartition...
- ◆ les actions publiques et visibles : les assemblées populaires organisées dans l'espace public, la campagne de pétition, les passages à la télévision et en radio, les publications de cartes blanches dans les journaux, etc.
- ◆ les victoires obtenues : le déblocage de l'utilisation du registre national pour le Parlement Wallon, la rencontre avec le Président du Parlement, le dépôt de notre pétition, le vote à l'unanimité des parlementaires, le vote des recommandations de la commission par les député·e·s parlementaires, etc.

Le collectif a obtenu des victoires importantes au niveau institutionnel et législatif, mais pour plusieurs membres du collectif, voir l'ensemble du travail accompli en interne a généré un vrai sentiment d'accomplissement et de fierté. Certain·e·s ont plutôt célébré les actions visibles, d'autres se sont félicité·e·s de cultiver en interne les valeurs et pratiques que l'on voudrait voir déteindre sur le monde politique. Parcourir ce panel d'accomplissements a fait de cette soirée un moment fort pour le collectif : il a mis en lumière les différentes raisons qui nous motivent à en faire partie et redonné du sens à la dynamique interne du groupe.

« C'est un truc de bobo-bio ! »

Se faire des câlins, partager des mots doux, reprendre ensemble des chants, se mettre en cercle autour d'une bougie... Tous ces codes, ce n'est pas votre truc ? Hé bien, bonne nouvelle, il n'y a aucune obligation de vivre une célébration comme telle.

Comme on l'a dit précédemment, les célébrations peuvent être ce que l'on veut qu'elles soient, prendre la forme qui nous correspond. Bien souvent, ce qui se joue chez les personnes qui portent ce regard sur les célébrations ne parle pas vraiment de la célébration en soi, mais révèle plutôt des inconforts liés à ce que l'on vient d'explorer ensemble : un rapport pudique à l'intime, un inconfort dans les rapports de proximité et le contact physique avec d'autres, un ressenti d'oppression face à de nouveaux codes qui s'imposent à nous et dans lesquels on ne se reconnaît pas, un rejet d'un nouveau business du bien-être et du développement personnel... Toutes ces visions sont légitimes et recevables, à partir du moment où vous les ressentez. Il est donc important d'en tenir compte et d'identifier la manière de célébrer qui vous convient.

On n'a toutefois pas toujours l'occasion de prendre en main l'organisation du moment de célébration, ni de poser ses limites personnelles collectivement. Dans ce cas, à chacun·e se sentir s'il peut vivre la célébration dans le respect de ses limites ou s'il est préférable de ne pas participer à ce moment ou d'en proposer un second.

Lorsque nous vivons des rencontres collectives auprès de groupes d'Amérique latine, il nous arrive d'être confronté·e·s à des croyances et formes de spiritualité qui ne nous parlent pas toujours ou face auxquelles nous nous sentons en décalage. Tout comme, certaines résonnent étrangement

en nous alors que nous n'y avons jamais été confronté·e·s auparavant. Notre présence dans les rencontres est parfois vue et vécue par les collectifs comme un rappel de violences coloniales, une oppression néocoloniale que nous incarnons sans toujours en être conscient·e·s (et souvent malgré un profond désir de ne pas l'incarner !). C'est un fait, ces ressentis existent et nous ne pouvons les nier. Nous devons composer avec, de la manière la plus juste qui soit, pour nous et pour chacun·e.

Une impression de « tyrannie de la joie »

Dans la même veine que la critique que nous venons d'explorer, on nous a également renvoyé ce rejet d'une injonction au positivisme et à la joie. S'obliger toujours à être positif, à voir le potentiel, à penser avec optimisme, peut être ressenti comme une nouvelle forme d'oppression et, pire, peut être lu comme une stratégie d'évitement de dire les échecs, les conflits, les dégradations, etc.

Cette critique nous semble très pertinente. Remplacer des injonctions capitalistes, productivistes, par des injonctions à la joie ne nous semble pas souhaitable. Cela nous invite à nuancer notre propos, ou le préciser :

La célébration, comme nous le disions en ouverture de cette publication, ça n'est pas systématiquement un moment de joie. Il peut s'agir de se souvenir, de donner un éclat, de regarder ensemble quelque chose qu'on a vécu. Cela peut être lié à la joie, mais pas systématiquement.

Nous revendiquons le droit et l'importance de pouvoir dénoncer les dominations, pointer du doigt les oppressions, lutter contre les violences systémiques, être en colère, dire ce qui n'est pas acceptable. Notre invitation à prendre le temps de célébrer, elle s'ajoute à toutes ces revendications, elle ne les remplace pas.

Ce texte est donc, avant tout, une invitation. À célébrer, à explorer ce que la célébration peut permettre dans les collectifs, à comprendre les différents enjeux qui l'entourent. Nous vous invitons à observer vos pratiques ou l'absence de pratiques de célébration, à observer ce qui peut exister et à vous en emparer, si vous le souhaitez, pour en injecter une partie dans vos usages, pour fabriquer, si vous le souhaitez, une célébration qui correspond à votre collectif, à votre réalité.

Enfin, nous avons constaté que, derrière le mot joie, se cachaient plusieurs interprétations. Pouvoir d'agir, regard sur le monde, manière de penser, capacité à ressentir les choses, belles comme dures, les épreuves comme les victoires.

Nous avons exploré une partie de ces manières de voir la joie à travers le travail de plusieurs militant·e·s et artistes :

Dans leur dernière conférence « LA JOIE EN RÉSISTANCE », Avec Kiyémis, Isabelle Fremeaux et Louise Knops, respectivement poétesse, artiste-activiste et chercheuse universitaire, abordent le thème de la joie dans les luttes militantes. Elles pointent notamment le malaise qui existent dans des collectifs qui agissent contre l'horreur des guerres, massacres, génocides, au sein desquels la joie et la réjouissance sont impensables, inenvisageables et donc...interdites.

« La joie est une force collective et subversive, un moteur pour lutter, espérer et tenir sans nier la douleur du monde. Choisir la joie, c'est refuser la résignation et cultiver ce qui donne envie d'agir et de rester debout, ensemble. »

Kiyémis

« Je m'interroge sur la puissance politique de la joie. Quand, et dans quelles conditions, la joie renforce-t-elle l'imagination d'autres mondes possibles ; quand contribue-t-elle au renversement des rapports de force ? Et dans quels contextes participe-t-elle, au contraire, à la dépendance au statu quo capitaliste et à la dépolitisation ? Penser les potentialités de la joie, c'est partir des émotions pour parler politique ; c'est légitimer la part affective des résistances et des actions collectives. »

Louise Knops

Source : Site du théâtre de Namur où la conférence s'est donnée le 17 septembre 2025.

Face à ces phénomènes, un appel à considérer autrement la place de la joie dans nos actions se fait de plus en plus entendre. A l'image des trois maitresses de conférences que nous venons de citer, Carla Bergman et Nick Montgomery nous invitent à considérer le pouvoir politique de la joie.

Dans l'essai « joie militante: Construire des luttes en prise avec leurs mondes », Carla Bergman et Nick Montgomery explorent la joie comme une force dans la lutte et le militantisme, face à la montée des pensées liberticides mais aussi face aux injonctions du monde militant de plus en plus rigides.

Dans leur ouvrage, la joie est définie comme la capacité à être affectée et à affecter, la capacité à ressentir ce que l'on vit pleinement, sans le fuir : « En ce sens, la joie n'arrive pas lorsque que l'on évite la douleur, mais en luttant dans et à travers elle. Faire de l'espace aux sentiments collectifs de rage, de deuil, ou de solitude peut être profondément transformateur. »

Notre vision de la célébration se rapproche un peu de ça.

Chez Periferia, on se définit parfois comme des « créateur·ice·s / facilitateur·ice·s d'espaces ». Dans les actions collectives auxquelles nous participons, avec les groupes que nous accompagnons, il nous importe de permettre qu'il existe des espaces de rencontre, de parole, d'expérimentation, de démocratie, d'essai-erreur, d'expression, de dialogue, de participation... La célébration est un de ces espaces. Et, comme la joie militante décrite dans cet ouvrage, c'est un espace où l'on est présent·e pour observer, retraverser, reconnaître, marquer un passage, nommer ce qu'on a vécu : les victoires, les douleurs, les succès, les événements quotidiens...

La pudeur et la peur ou le difficile rapport à l'intime

Enfin, lorsqu'on se lance et décide d'assumer cet appel à célébrer, lorsqu'on est convaincu·e que cela va renforcer le collectif et booster les énergies pour la lutte... reste à savoir comment s'y prendre. Et c'est là qu'une nouvelle difficulté peut apparaître.

Il n'est pas toujours simple d'inviter les membres d'un groupe à partager, à se dire, à se dévoiler, à pointer du positif comme à dire leurs critiques, déceptions. On craint de mal s'y prendre, de mettre les autres mal à l'aise, d'être intrusif·ve.

On touche là aux questions de pudeur, propre à chaque personne, aux limites corporelles dans le contact avec les autres, à la timidité, la gêne de ses ressentis par rapport aux autres. Parfois même, on touche à la modestie ou on génère de l'embarras.

Dans nos sociétés occidentales structurées par le capitalisme, le marché a transformé notre rapport à l'intime, à l'amour, aux émotions, en développant une nouvelle « culture de l'affectivité » comme l'explique bien la sociologue Eva Illouz, dans son article Les sentiments du capitalisme. Elle décrit comment les sentiments, l'intime et les affects sont devenus des enjeux centraux – via les médias, les psys, les manières de consommer, les relations amoureuses, etc. – et produits d'une « marchandisation des émotions » qui a transformé la manière dont les individus se relient, souvent de façon normée, calculée, standardisée – ce qui, selon elle, peut aliéner la dimension authentique du lien social. L'hyper-individualité qu'il prône a entravé notre sociabilité spontanée, profonde ou « naturelle ».

Nous avons perdu cette habitude de vivre et d'être ensemble. Nos manières de célébrer collectivement ont été normées par le marché, comme tout le reste : on pense fête, donc alcool, musique, danse, repas partagé, parfois cadeaux. Nous tolérons de célébrer avec d'autres personnes que nous ne connaissons pas, tant que chacun.e peut rester dans sa bulle, tant que l'on n'est pas obligé.e de socialiser, de s'ouvrir ou s'intéresser à l'autre.

Il nous faut réapprendre à célébrer avec d'autres personnes, avec lesquelles nous ne sommes pas forcément intimes. Célébrer avec une certaine profondeur de liens, de connexions.



« Lorsque nous avons préparé la soirée de « retour sur le parcours accompli » de CaP Démocratie, il était évident pour nous qu'il fallait célébrer. Prendre ce temps qu'on n'avait encore jamais pris. On avait envie de produire quelque chose qui laisserait une trace, qu'on pourrait revoir après, avec fierté, pour revivre cette émotion collective.

On voulait aussi que ça passe par le corps, que ça nous oblige à nous impliquer et à nous connecter. On a imaginé de faire une capsule vidéo où chacun.e danserait ou mimeraient avec son corps l'émotion qu'il ou elle ressent aujourd'hui. Mais, les questions de droits à l'image, la frilosité de s'afficher et la peur que cela soit ressenti comme trop impliquant, nous a freiné dans notre envie. Alors, on a gardé l'idée mais on l'a limitée à nos mains. On a dessiné des visages sur nos mains et on les a fait défiler devant un fond blanc, en dansant, bondissant, marchant ou grognant, selon ce que chacun.e voulait exprimer. Et finalement cette vidéo, on l'a partagée entre nous mais on ne l'a pas utilisée publiquement. Cela ne faisait pas vraiment sens pour des personnes extérieures de la voir comme telle. On n'a pas osé aller au bout de notre envie, par peur. C'était tout de même un petit moment improbable et décalé dans la soirée. »

Une membre de CaP Démocratie

Pourquoi célébrer dans un monde qui n'en donne pas envie ?

Les collectifs dont nous faisons partie, dont nous sommes proches, que nous accompagnons sont majoritairement des collectifs qui luttent, chacun à leur manière, pour garantir les droits sociaux (logement, santé, éducation, ...). Dans une société où l'accès aux droits est de plus en plus en danger, où le pouvoir est détenu par une minorité souvent déconnectée de la réalité de la population, où nos systèmes de protection sociale sont détricotés chaque jour, où l'exploitation des ressources et des humains n'a pas de limite, et la violence d'État reste parfois impunie, on peut imaginer qu'il soit difficile d'avoir envie de célébrer. Or, la célébration peut être ce qui permet, justement, de continuer la lutte.

Pour aborder ce sujet peu évident, nous reprenons ci-dessous, l'extrait d'une interview du média Blast, où la journaliste **Salomé Saqué interroge Blanche Sabbah**, autrice de BD et militante écoféministe, sur son ouvrage « comment gagner la bataille culturelle », et notamment sur la question de la nécessité de se réjouir de nos victoires pour renforcer nos luttes contre la montée du fascisme. Cette interview ³fait écho à plusieurs éléments de cette étude et apporte de nouveaux éclairages qu'il nous a semblé intéressants de partager.



S : J'aimerais qu'on revienne un peu sur la joie. Ça c'est central dans votre ouvrage, et c'est un débat qu'il y a de plus en plus dans les sphères d'activisme et de militantisme. Pour vous, la joie n'est pas assez présente, et nous devrions, du côté des progressistes, nous réjouir beaucoup plus de nos victoires. Vous en parlez dans votre livre, mais aussi sur les réseaux sociaux : pour vous, on ne célèbre pas assez. On ne célèbre pas assez la constitutionalisation de l'avortement, et selon vous, on n'a pas assez célébré la victoire du NFP (NDLR : Nouveau Front Populaire – front d'alliance des partis de gauche constitué en 2024 pour faire barrage à la montée de l'extrême-droit en France). C'est vrai que ça peut paraître difficile de se réjouir quand on voit le degré de difficulté auquel on fait face dans notre époque (...). Mais vous dites « non, c'est déjà une victoire, à un moment il faut arrêter d'être tout le temps pessimiste, parce que sinon on se tire une balle dans le pied ». Est-ce que vous pouvez développer cette pensée ?

B : Exactement, oui. Je souscris complètement à cette idée de célébration de victoires d'étapes. Il ne s'agit pas de dire « c'est le grand soir, on a gagné, et du coup il n'y a plus rien à faire ». (...) Mais les célébrer pour tenir sur le long terme, pour tenir la distance, c'est absolument essentiel.

S : Vous dites « ça n'est pas un sprint, c'est un marathon ».

B : C'est un marathon ! Et dans la petite BD qui ouvre ce chapitre sur la joie, je file la métaphore entre le marathon et la course de longue haleine pour une campagne politique, pour pousser un narratif progressiste. Si vous avez déjà vu des gens qui courent un marathon : qui est motivé pour terminer le marathon avec des gens sur les bancs qui leur disent « ah c'est encore tellement loin, tu ne vas jamais y arriver, je pense que tu ferais mieux d'abandonner », « ah, j'admire ton courage, moi j'y crois pas du tout. La ligne d'arrivée est encore tellement loin ! Ah non, il n'y a pas d'horizon. » ? Personne ne gagne une course comme ça.

On l'a beaucoup dit justement, au lendemain des législatives, « ce n'est pas une course, c'est un marathon, et on va devoir construire ensemble pour les prochaines échéances électorales ». Et on a eu beau dire ça, je pense qu'on ne s'est pas assez réjoui-e-s (...) La veille des législatives, tout le monde nous donnait perdants. Personne ne pensait que la coalition des gauches arriverait en tête aux élections. C'était impensable, c'était infaisable. Le soir de la dissolution (...) on s'est dit « ça y est, ça y est l'extrême droite va prendre le pouvoir ». Et on a réussi à déjouer ça.

Et je trouve que rien que ça, c'est quelque chose qu'il faut célébrer. On a déjoué les pronostics. Ça, en termes de bataille culturelle, je trouve que c'est hyper important, c'est se dire « il n'y a

3. « Comment gagner la bataille culturelle ? » Interview Blast entre Salomé Saqué et Blanche Sabbah, 2025. Disponible sur le site : <https://www.youtube.com/watch?v=DnriXq4SCV8>

pas de fatalité, on peut créer une brèche. Si on s'organise, en fait on est plus nombreux-ses, on est plus puissant-e-s, et non, toute la France n'est pas de droite ». Rien que ça en fait, rien que ce qu'on a prouvé à ce moment-là, indépendamment des querelles entre les partis de gauche, indépendamment du manque d'unité, je pense qu'on a réussi à prouver quelque chose en tant que société civile, pas seulement en tant que parti politique ou électeur·rice·s. En tant que société civile organisée, on a réussi quelque chose, et je trouve ça hyper important de le rappeler ».

S : Ce que vous dites ne fait pas consensus dans les milieux militants. Des personnes trouvent que tout le temps appeler à la joie revêt une forme de naïveté, voire de bêtise, qui serait de dire « vous n'avez pas compris la gravité de la situation, pour vous permettre de célébrer ça maintenant, c'est que vous êtes aveuglée [face au] niveau de gravité ». Que répondez-vous à ces personnes ?

B : Je réponds qu'on a aucun mal à faire appel aux émotions en politique, dès lors que ce sont certaines émotions consacrées. Je pense à la colère par exemple. Dans la lutte sociale c'est très utile, c'est très fécond la colère, c'est revendiqué, c'est utilisé, c'est très bien. A l'inverse, chez nos adversaires politiques, le RN & alliés, c'est la peur. Iels carburent à la peur. Iels procèdent, par une stratégie de la terreur, à ensuite inciter à la haine. **La joie est une émotion qui est tout aussi légitime et qui est stratégique.** On a toujours l'impression de passer pour quelqu'un de naïf, benêt, qui ne se rend pas compte de la situation, quand on investit la joie. Mais en réalité, c'est tout autant une stratégie que d'investir d'autres émotions. Ce n'est pas une émotion qui est moins légitime que les autres.

S : Est-ce qu'elle est aussi mobilisatrice ?

B : Moi je pense qu'elle l'est tout autant, tout à fait. Je cite d'ailleurs la philosophe Simone Weil dans ce chapitre sur la joie. Elle dit, en parlant des ouvrières métallos dans les usines, « se réjouir sur un lieu de travail où jadis il n'y avait que l'aliénation, c'est déjà une victoire ». Il y a de l'agentivité dans la joie, c'est reprendre un peu le pouvoir sur son existence. Ne pas avoir une existence entière consacrée à courber l'échine, et à peut-être espérer des lendemains qui chantent, mais qui n'arriveront jamais, ou dans 200 ans. Non. **On a le droit de revendiquer une dignité à exister, une joie, une célébration à exister dans le présent. Rien que ça, c'est déjà reprendre le pouvoir sur nos imaginaires, et c'est déjà ça qu'ils n'auront pas.**

S : Et comment fait-on quand on est opprimé ? Quand on est victime d'une précarité très importante, qu'on travaille énormément, qu'on est victime de racisme, de sexisme, d'homophobie, que notre quotidien est régi par ces oppressions qui sont très difficiles à vivre. Comment on fait pour trouver la joie ? On pourrait aussi nous accuser sur ce plateau d'être à Paris, de ne pas être victimes de précarité et de dire aux gens « soyez joyeux », en sachant qu'il y a des personnes qui n'ont peut-être juste pas la capacité, parce que ce sont des personnes trop opprimées.

B : En fait, moi, **ce n'est pas une injonction que je donne.** Globalement, en tant que féministe, je suis contre les injonctions. C'est plutôt un constat. C'est plutôt de voir que, justement, même dans des situations qui paraissent extrêmement précaires et désespérées, il y a de la joie communautaire qui existe. En fait ça **nous redonne de l'énergie pour lutter. C'est une manière de se ressourcer, c'est une manière de faire collectif, c'est une manière de rencontrer l'autre, et de déjouer les plans des droites et extrême-droite qui nous veulent divisé-e-s, qui nous veulent déprimé-e-s.**

S : Donc la joie, ce n'est pas un truc de bourgeois-e-s ?

B : Ben non, justement, les bourgeois-e-s au contraire, iels sont sur leur canapé, drapé-e-s de leur cynisme politique, et iels ont l'audace de nous dire « mais vous ne vous rendez pas compte ». Mais bien sûr que si, on se rend compte. En tant que personnes minorisées, on se rend compte du danger. C'est justement en connaissance de ce danger, qu'on choisit de mettre un caillou dans la chaussure de l'extrême droite en revendiquant notre droit à une vie digne, un futur plus

juste, une société plus désirable. **Pour moi, rendre désirable notre projet politique, c'est aussi une stratégie.**

S : C'est ça qui permettrait peut-être de rallier des nouvelles personnes qui vont se dire « il y a quelque chose d'attrayant dans cette pensée progressiste. Ce ne sont pas des personnes qui sont tout le temps dans la colère » ?

B : Exactement. Je pense que c'est important de se donner des perspectives. Dire « oui, le déterminisme social c'est un fléau et la reproduction des structures et des dominations de générations en générations ». Mais si on ne dit que ça, on ne donne pas envie de se battre. Au contraire, on se dit « bon, ben d'accord, on a déjà perdu, donc à quoi ça sert de se mobiliser ? ». Pour moi, l'idée, c'est de remettre en cause le mythe de la méritocratie, qui ne fonctionne pas du tout, en pensant en même temps des perspectives collectives d'émancipation. La droite et l'extrême droite nous veulent divisé·e·s, déprimé·e·s et convaincu·e·s que ça ne va pas marcher. Parce que si on est convaincu·e·s que ça ne sert à rien, que ça ne va pas marcher, on n'essaye même pas. Et donc on leur facilite le travail. **Pour moi, l'idée de réinvestir la joie, le collectif et le fait de se redonner de la force collectivement, c'est sortir de l'imaginaire : on n'attend pas un grand soir, et on le concrétise au jour de jour, et ça, ça fait du bien, et ça permet de continuer à lutter sur le long terme. En même temps, on leur rend la tâche la plus difficile possible. Il ne s'agit pas de dire « je suis persuadée qu'on va gagner, croyez-moi sur parole », je n'ai pas cette prétention-là. Pour autant, je dis « quoi qu'il arrive, on ne va pas rendre les armes avant d'avoir essayé de se battre ». Pour moi, cette idée de réinvestir la joie, c'est ça, c'est leur rendre la tâche la plus ardue possible.**

S : Toujours sur cette question de la joie, une autre critique observée c'est celle de dire qu'il y a une forme d'indécence à être joyeux alors qu'il y a ce niveau de précarité, de discrimination, alors qu'un génocide a lieu. Il y aurait indécence à se permettre de se réjouir alors que des événements aussi tragiques touchent autant de personnes à travers le monde. Qu'est-ce que vous répondez à ces personnes qui dans des sphères d'activismes disent cela ?

B : Moi je leurs réponds qu'il ne faut pas avoir de la joie à tout instant et dans toutes circonstances. Nous avons toute une palette d'émotions variées, complexes. Ce n'est pas quelque chose à invoquer, il y a évidemment des circonstances dans lesquelles cela ne s'y prête pas. Mais on aurait tort de s'en priver. C'est plutôt diversifier notre palette d'émotions et diversifier nos stratégies. Je crois beaucoup en la diversité des tactiques. Il n'y a pas qu'une seule bonne manière de faire. Évidemment, il y a des moments où il faut du recueillement, de la solennité, parfois du silence. Et il y a des moments où il faut de la joie, de la célébration, du pouvoir collectif. Il faut juste savoir les doser, et savoir quand il est de bon ton de les investir.



Que célébrer ?

Paroles de la chanson Célébrer de Georgio

*Qu'ce soit l'hiver qu'ce soit l'été
J'pense qu'à célébrer
Avec les miens j'veux célébrer
Des victoires des déceptions
Des p'tites des grandes occasions
Avec les miens j'veux célébrer*



Après ces enjeux du droit à la joie et à la célébration, même si le monde brûle et si notre lutte est toujours vive, nous avons envie de revenir sur cette troisième tension qui parcourt nos pratiques de célébration : la question du « Quoi » ? Qu'est-ce qui mérite d'être célébré ? Qu'est-ce qu'il est légitime de célébrer ? Si on ne doit pas attendre le grand soir pour célébrer, doit-on tout de même attendre un horizon heureux ?

Là encore, nos échanges avec les collectifs inventent à élargir nos regards.

Nos victoires ... mais pas que

Bien entendu, on célébrera les victoires, les actions menées, les aboutissements, les accomplissements. On fêtera l'année écoulée, les chantiers entamés et clôturés, les réussites... autant de victoires, petites et grandes, qui jalonnent la vie du groupe et son action. Comme on l'a pointé dans les pages précédentes, il ne s'agit pas d'attendre le grand soir ou la révolution, mais de célébrer toute la multitude des accomplissements qui jalonnent la vie du groupe et sa lutte : tant dans son mode de fonctionnement, dans ses actions que dans les influences sur d'autres et les changements atteints pour d'autres.

Célébrer des choses qu'on ne célèbre pas souvent

« On oublie trop souvent de célébrer les petites choses qui font du bien. Pour les conscientiser, à quel point elles sont importantes. Les faire exister. Sinon elles disparaissent. »

Ces petites choses du quotidien qui font du bien, ou simplement ces petites choses du quotidien... qui font le quotidien ! Celles qui rythment, qui rassemblent comme ces moments collectifs où l'on se retrouve, se briefe, où l'on partage. Celles qui nous nourrissent, physiquement comme les temps de repas, mais aussi ces temps où l'on se forme, découvre et explore ensemble, comme les moments de formations, les rencontres, les arpentages, les conférences (gesticulées ou magistrale). Ces moments où l'on conçoit ensemble, on l'on analyse, élabore, invente des stratégies, actions nouvelles ; ces moments où l'on crée un récit ou un discours commun, en choisissant nos mots, ceux qui transmettront toutes les couleurs et les émotions de nos messages.

Ce sont chacun de ces moments, tellement habituels et automatiques qu'on ne leur accorde plus d'attention, qui, mis bout à bout, donnent corps à la lutte et au groupe. Bien plus que les victoires, ce sont eux qui symbolisent le mieux ce pour quoi on agit ensemble, ce qui fait qu'on est là, engagé·e et partie prenante.

Le tableau noir

A la ferme de la Coudraie, lieu de vie collectif dans le Morbihan, dans la pièce commune, il y a un tableau noir « pour les célébrations ». On peut y écrire ou y dessiner à la craie des choses qu'on veut célébrer. Ça reste inscrit jusqu'à ce que le collectif prenne un moment ensemble pour les passer en revue, en général après 1 ou 2 mois. Le moment pour les passer en revue, c'est un temps convivial, où le groupe prend de la distance sur tout ce qui s'est passé ces derniers temps. Mais plus encore que le moment de mise en commun, c'est le fait d'avoir vu ces célébrations écrites sur le tableau noir pendant plusieurs semaines qui les met en valeur, qui permettent de reconnaître que ça a eu lieu et que c'est important. C'est déjà les célébrer en soi.

Faire quelque chose de nos échecs, nos déceptions et nos coups durs

« La vulnérabilité est au cœur des expériences humaines les plus significatives. (...) Se fermer à la vulnérabilité, c'est s'éloigner des expériences qui donnent du sens à la vie. »

La plupart du temps, on rechigne à plonger dans nos échecs, déceptions ou à revivre les moments compliqués qu'on a traversés. Il n'est pas simple de se confronter volontairement à ces émotions, souvent désagréables ou malaisantes, qui nous ont traversées. C'est bien normal. Pourtant, ces épreuves font bel et bien partie de notre chemin et nous ne pourrions jamais les effacer totalement. Paradoxalement, c'est parfois précisément en leur accordant de l'attention et en les reconnaissant, les nommant, les partageant que l'on crée les conditions pour mieux vivre avec, pour pouvoir avancer.

Le Kintsugi est une méthode japonaise de réparation des porcelaines ou céramiques brisées au moyen de laque saupoudrée de poudre d'or. Philosophiquement, c'est reconnaître la brisure et la réparation comme faisant partie de l'histoire de l'objet, plutôt que la dissimuler. On souligne les failles et les cicatrices de la vie de l'objet, tout en mettant en avant la reconstruction et la nouvelle force, résistance de l'objet après cette épreuve. La Célébration peut être vue comme une forme de Kintsugi, appliqué à nos actions et notre vie de groupe.

Dans la vie d'un collectif, donner de la place à ces moments difficiles peut permettre aux relations de s'apaiser, de retrouver un socle commun, serein et confiant entre les membres. Cela peut être aussi une belle occasion de prendre conscience de nos forces et capacité de réagir ou résister : en soulignant la manière dont on a dépassé cette épreuve, surmonté cette difficulté, « tenu bon dans la tempête ».

Et même lorsque cela n'est pas résolu, cela reste une occasion de reconnaître les failles que cela a laissées en chacun·e de nous, d'identifier et de clarifier des limites, voire de construire de nouvelles balises communes pour la suite.

Quand un·e membre nous quitte...

Comme ce fut le cas pour Periferia fin 2024, la vie des groupes est parfois chamboulée par le départ d'un·e de ses (ancien·ne·s) membres ou personne proche. Si ces événements sont la plupart du temps vécus et célébrés en famille ou cercles restreints, ils marquent également celles et ceux qui ont partagé un bout de chemin avec cette personne, parfois de plus loin, au sein d'un groupe militant, d'une activité de loisir, d'un cercle affinitaire en tous genres. Dans ces groupes, l'émotion est aussi présente mais la célébration funéraire, pas toujours accessible : par respect pour la famille, par peur de déranger ou de ne pas être à notre juste place, on ne s'y joint pas. D'autres fois, c'est tout l'inverse.

Au sein de l'Union des Locataires Sociaux de Molenbeek (ULS), Henri était un membre actif, impliqué et apprécié par le collectif. Unis entre locataires des logements sociaux du quartier du vieux Molenbeek, les membres de ULS se rassemblent depuis plusieurs années pour établir ensemble des revendications et lutter pour un logement digne pour tou-te-s. A l'été 2025, Henri, fervent militant pour le droit au logement et membre de ULS depuis sa fondation, est décédé. A l'initiative de son frère et d'une de ses amies, un moment d'hommage a été organisé à l'automne, en mettant à l'honneur ses œuvres. L'occasion pour tou-te-s ceux qui l'avaient connu de découvrir une autre facette d'Henri, militant mais aussi artiste plasticien, musicien. Un petit groupe composé de sa famille, ses ami-e-s, ses camarades de l'ULS, des travailleur-se-s sociaux et politiques du quartier ont partagé un repas, des souvenirs, et des anecdotes liées à Henri. *« On l'a réévoqué à travers ses œuvres. C'était doux et très chouette, et je pense qu'il aurait trop kiffé, parce que c'était un peu « à sa sauce ».*

Le deuil est un temps d'arrêt pour prendre acte de la perte de quelqu'un·e ou quelque chose. Mais c'est aussi un temps de célébration de la joie de l'avoir connu·e. On pleure la mort, mais on célèbre aussi la vie. Le moment de dire au revoir peut aussi prendre la tonalité d'une fête, d'un moment où on se raconte et se (re)connecte. A travers ces cérémonies, on continue à rencontrer la personne disparue, on apprend encore à la connaître, on crée de nouveaux liens. Avec elle, et avec les autres aussi, ceux avec qui nous partageons la perte.

La mort est un moment de célébration reconnu, normé, où il est convenu que quelque chose de spécial va avoir lieu, qu'on va prendre le temps pour le vivre ensemble. Il est traversé de règles et de protocoles, de choses qu'il convient de faire et d'autres moins. Les cérémonies funéraires sont codées et conduites par des entreprises commerciales standardisées. Même les couleurs et les ambiances sont convenues.

Depuis quelques années, de plus en plus de collectifs s'emparent de ce thème pour se réapproprier la mort, pour permettre aux personnes concernées par la perte d'un proche de fabriquer un moment à l'image de la personne disparue, d'organiser l'aurevoir comme elles le souhaitent, dans la manière qui est juste pour elles, qu'importe les règles habituelles :

En France, la « coopérative funéraire de Rennes » est un collectif créatif qui accompagne les funérailles à échelle des personnes concernées et en redonnant le pouvoir d'agir à chacun·e autour de la mort.

A Bruxelles, Liège et Charleroi, le collectif « Morts de la rue » rend dignement hommage aux personnes sans-abri et visibilise leur mort pour qu'elle ne soit pas une simple disparition, à travers une cérémonie annuelle, l'écriture de textes et des actions symboliques, notamment.



Morts de rue - site internet www.mortsdelarue.brussels

Ces initiatives permettent de rendre commun quelque chose qui se vit individuellement dans nos corps/cœurs et de se le réapproprier socialement, autrement. C'est une démarche humaine, de communauté et un geste politique...où heureusement, il reste beaucoup de place à la créativité pour le vivre de la manière la plus alignée pour la personne et le groupe. Souvent, ces moments sont des temps forts pour le groupe aussi, qui, lorsqu'ils sont organisés et vécus, restent gravés.



Enjeux transversaux pour penser nos célébrations

Lors de nos échanges avec ces collectifs, nous avons pu identifier plusieurs enjeux ou questionnements qui traversent la manière de penser la célébration. Dans cette dernière partie de notre étude, nous revenons sur quelques-uns d'entre eux qui, nous l'espérons, permettront d'ouvrir encore davantage les horizons de cette pratique de plus en plus plébiscitée mais peu documentée.

Pas d'office une grande cérémonie ou « un truc de ouf »

Parfois, la célébration, ce n'est pas toujours organisé. Ça peut se faire spontanément, en fin de journée, en discutant de ce qu'on a accompli après un événement. Ça ne doit pas être grandiose, ça ne doit pas être prémédité. Ça peut même être un message, tout simple, pour nommer ce qui a été vécu.

La « Fourch'ETC », c'est une dynamique qui rassemble plusieurs collectifs, de France et de Belgique, impliqués dans la lutte contre la précarité alimentaire. Cantines, restaurants participatifs, paysan·ne·s, réseaux de distribution alimentaire... se rencontrent depuis plusieurs années pour échanger sur leurs galères, leurs pratiques, leurs coups de gueules, avec l'idée de se tisser des liens, de construire un réseau, de se connaître vraiment. C'est via Unipopia (Université Populaire d'Ici et d'Ailleurs) que tout ceci est né. Ses membres se revendiquent être des « chercheur·se·s populaires », et veulent faire valoir leur savoir de terrain, le reconnaître et le transmettre.

Lors de la dernière rencontre, en Belgique en juillet 2025, plusieurs ateliers, échanges de pratiques, discussions, moments de travail de la terre ont eu lieu et ont été très riches. Et puis est venu le temps de se dire aurevoir. Un des membres, Jaoued, parti plus tôt, a envoyé un message groupé, qui résonnait un peu comme une célébration :



De la même manière, lorsqu'ils sont organisés, les moments de célébration n'ont pas besoin d'être sensationnels, explosifs, grandioses, hors normes. C'est parfois une stratégie pour rompre avec ce quotidien ou ces injonctions à la fête et à la consommation que de penser les célébrations d'une manière plus simples. Tout comme cela peut aider à les vivre de manière plus authentiques, consciente et impliquée.

En parallèle, plusieurs ont néanmoins évoqué la place et l'importance du « **beau** » : le soin dans l'acte de décorer, de fabriquer des choses pour orner les espaces de célébration, et en faire un espace où il fait bon être. Plus qu'un visuel qui claque, il s'agit donc plutôt d'une ambiance à créer.

Oser un côté décalé, du « hors cadre »

L'instant de la célébration est souvent vécu comme un moment hors du temps, un moment particulier. On peut s'y permettre

des choses inhabituelles, des choses qu'on aurait trouvées ridicules ou absurdes dans un autre temps. Ou simplement des choses drôles qu'on ne se permet pas de faire souvent. A Periferia, nous avons ainsi pratiqué deux minutes de rires collectifs pour marquer l'entrée de nouvelles personnes dans l'espace de coordination collective. Même si cela a des vertus thérapeutiques et physiques reconnues, même si cela semble simple et à la portée de toutes, le démarrage ne fut pas si évident. Mais nous avons toutes l'envie de nous montrer la confiance partagée et finalement, nous en sommes ressorti·e·s fier·e·s et agréablement surpris·e·s de ce que cela avait généré en nous et dans le nous. En Belgique, nous avons la réputation de ne pas nous prendre trop au sérieux, d'avoir de l'autodérision : profitons-en !

Eurêka, on a trouvé !

Lors de la réalisation de la recherche participative « Do Agora Yourself » avec des membres du mouvement citoyen Agora.brussels, nous sommes revenu·e·s sur le récit du lancement du mouvement avec l'un des fondateurs. Celui-ci a retracé pour nous toutes les grandes étapes de l'émergence du mouvement, dont un moment épique lors duquel le choix du nom du mouvement. Une fois trouvé, les participant·e·s se sont dit qu'il fallait célébrer et on cherché la meilleure manière de le faire ; Finalement, iels se sont lancés dans une partie de cumulets dans l'herbe. « Un moment improbable mais qui reste gravé dans nos esprits ! C'était très chouette. »



Laisser des traces ou pas ?

Cette question revient régulièrement dans notre propre pratique. A Periferia, nous tranchons souvent pour le « oui ». garder des traces de ce moment, pour s'en souvenir plus tard, pour avoir des images communes quand on l'évoque, pour pouvoir les partager à nouveau par la suite. Dans les faits, des traces, il y en a souvent, d'une manière ou d'une autre : une invitation, un élément de décoration, des photos, des symboles échangés, etc. La question ici est davantage celle de la matérialisation et de l'intention d'en produire ou non. Interviennent alors une série de questions : que veut-on pouvoir en faire ? que veut-on garder (l'émotion, les mots, l'ambiance, est.) ? y dédie-t-on un temps spécifique dans la célébration ou bien mandate-t-on une personne pour s'en charger tout au long ? Est-ce une création collective ou un ensemble de traces propres à chacun·e ? de quels moyens dispose-t-on ? etc.

Le choix de laisser une trace peut aussi être volontaire. En 2023 et 2024, Periferia a accompagné des membres des équipes des sept maisons de quartier de la Ville de Namur dans un processus de formation collective et de partage de leurs pratiques en matière de participation citoyenne.

Ces ateliers ont permis de tisser de nouveaux liens entre les travailleur·se·s des différentes maisons mais aussi avec leurs coordinatrices. Pour clôturer cette année, qui était en fait plutôt le démarrage ou la poursuite d'évolutions travaillées ensemble, nous avons invité chaque participant·e à rédiger sur un petit papier ce qu'ils et elles souhaitent garder et faire grandir dans leur pratique dans l'année à venir. Ensuite, en équipe, nous leur avons proposé de faire le même exercice en nommant une perspective commune, un défi commun pour l'année à venir. Enfin, les coordinatrices ont remis à chaque équipe une plante verte et proposé d'inscrire cet objectif d'équipe sur le pot. Cette plante, en grandissant, symbolise l'évolution enclenchée collectivement durant cette année.

Oser passer par l'expression du corps

De la même manière que l'absurde et le décalé ne trouvent pas facilement leur place dans nos manières de célébrer, mobiliser le corps, la voix et le mouvement ne sont pas toujours des évidences dans le monde occidental. Ils sont pourtant bien ancrés dans de nombreuses autres cultures. Par exemple, dans la Région du Maghreb, de l'Égypte et du Moyen-Orient, les femmes pratiquent le **you-you** (hululements ou hurlements rituels) lors des événements marquants, joyeux comme douloureux ou d'indignation. Un autre exemple bien connu est celui de la Nouvelle-Zélande, où les Maoris pratiquent le **haka**, une danse chantée rituelle, lors de conflits, de manifestation, de protestation, de cérémonies ou de compétitions amicales pour impressionner les adversaires. Celle-ci est reprise par l'équipe de rugby nationale qui la célèbre avant chaque début de match. En Europe, aussi, il existe des pratiques de célébration qui impliquent le corps, comme les mariages qui se clôturent par un moment de danse collective, les anniversaires célébrés au son du chant « joyeux anniversaire », les remises de titres ou de prix et leurs remerciés par un discours de la personne primée. Mais à nouveau, ces pratiques sont assez codées et standardisées. Elles interviennent aussi lors de moments bien précis...et donc tolérés ou légitimes.

Pourtant, le champ du langage du corps et du non verbal est vaste. Cela peut passer par le visuel, les émotions, les gestes, le contact corporel, l'utilisation de l'espace, les sons, les goûts, les couleurs et les images...mais aussi les perceptions, les intuitions, le rapport au temps, etc. Autant de dimensions qui nous permettent de vivre d'autres types de connexions, de liens et de ressentis. Y recourir pour une célébration, de même que recourir à d'autres formes d'expression plus artistiques (dessins, chants, danses, etc.) permet de sortir de nos habitudes et de s'offrir un moment à part, dans lequel on s'implique avec une profondeur différente que par les mots.

Lien ancrage en soi / moment collectif

Enfin, un dernier élément présent dans de nombreuses pratiques d'intelligence et de fonctionnement collectifs mettent l'accent sur l'importance d'être présent·e dans le moment qui se vit. Pour y parvenir, elles proposent souvent un moment de centrage ou d'ancrage, c'est-à-dire, un moment d'attention aux sensations présentes dans le corps, pour sortir de nos pensées, focaliser sa concentration sur un objet choisi et lâcher prise.

Ces pratiques courantes en médiation ou yoga se sont petit à petit étendues à d'autres moments collectifs pour renforcer la disposition des participant·e·s à se connecter aux autres personnes et être dans une écoute active.

Dans le cadre d'une célébration, parvenir à créer ces connexions entre les participant·e·s est évidemment un plus. Pour autant, toutes les célébrations ne le nécessitent pas : certaines peuvent se vivre de manière plus spontanée. Cette connexion de groupe peut aussi passer par d'autres dynamiques, comme la pratique créative qui vise davantage à faire émerger des idées, des ressentis ou des intuitions. On vient alors éveiller chez chacun·e une prise de conscience de notre état d'esprit du moment ou une occasion de laisser parler notre spontanéité, notre inconscient ou pas-volontairement-conscient.



Conclusion

Au départ de cette exploration, nous avons pour intention de partir à la rencontre de pratiques de célébration, originales, créatives et surtout ancrées dans les diverses luttes menées par des collectifs et organisations comparses. Notre premier élan était de nourrir d'autres acteurs et actrices de terrain en les éveillant à la multitude des formes de célébrations possibles (une intention toujours présente !).

Mais, très vite, au fil de nos échanges avec les collectifs qui nous ont guidé·e·s dans ce cheminement, nous nous sommes rendu compte que, bien plus qu'une question méthodologique, la démarche de célébrer est jalonnée de nombreux questionnements, limites, voire tensions. Elle mérite donc d'abord une exploration de ces questions de SENS et de portée politique.

L'idée de célébrer évoque souvent des représentations de joie, de force, d'entrain, de plaisir partagé. On aborde peu souvent les injonctions, codes, idées limitantes qui l'accompagnent... Celles-ci relèvent en partie de sa contamination négative par une logique capitaliste qui l'enferme dans la seule idée de réussite, d'accomplissement, voire d'aboutissement final. Certains collectifs ont ainsi mis en avant la difficulté de célébrer « alors qu'il n'y a pas eu de victoire » ou encore, leur réticence à le faire alors que le monde va si mal. Des idées que les mots des auteur·rice·s Blanche Sabbah, carla bergman et Nick Montgomery nous aident à déconstruire pour finalement les dépasser.

La célébration collective porte en elle une réelle force transformatrice et même subversive. Car célébrer, c'est aussi résister... et donc lutter. Résister aux discours et stratégies qui voudraient nous voir tristes, découragé·e·s, démobilisé·e·s, isolé·e·s. La célébration au sein des collectifs et des actions collectives, c'est tout le contraire : c'est cultiver la joie, nos ressources, nos forces. Célébrer, c'est se mobiliser, être ensemble, se sentir en lien et connecté·e·s, justement là où le contexte actuel attise la haine de l'autre et la division sociale.

Enfin, célébrer, c'est s'offrir des bulles d'oxygène, des soupapes, des interstices par lesquels la lumière peut à nouveau s'infiltrer et s'instiller dans nos vies, notre quotidien et nos actions. C'est ouvrir de nouveaux horizons, envisager la suite, en ayant pris le temps d'observer ce qu'on a parcouru et traversé ensemble. La célébration est nourricière, tant individuellement que collectivement. Le lien entre célébration et joie nous est apparu comme un enjeu central auquel nous avons décidé de dédier une large place dans cette étude. Pour autant, notre discours ne cherche pas à encourager ce que certaines personnes ressentent comme une forme d' « injonction à la joie ».

Autant la célébration n'attend pas une réussite magistrale, autant elle n'attend pas non plus un évènement positif. Célébrer consiste aussi à reconnaître les difficultés, les tristesses et les échecs... parce **qu'elles** sont aussi motrices, sources d'apprentissage et peuvent renforcer les groupes.

La célébration est diverse et peut prendre toutes les formes que l'on veut. Elle ne demande ni rituel spécifique, ni grand évènement, ni costume, ni séance spirituelle... Quelle que soit l'opportunité que l'on se donne de célébrer, l'important est de trouver (ensemble) la célébration qui nous convient maintenant, là où on en est arrivé. Elle renferme en elle, une force intrinsèque souvent méconnue et sous-estimée : une force créatrice, re-créatrice et récréatrice. Elle est un champ de liberté et de possibles pour affirmer notre vision du monde.

**La célébration s'inscrit ainsi pleinement dans l'appel de Florence Aubenas et Miguel Benasayag : « Résister c'est créer ! »⁴...
que l'on pourrait compléter par : « Résister, c'est créer en célébrant ensemble ! ».**

4. Florence AUBENAS et Miguel BENASAYAG, Résister, c'est créer, Éditions La Découverte, 2003.

Depuis sa création en 1998 à partir d'expériences menées au Brésil, l'association Periferia porte le projet d'une démocratie participative, en veillant à promouvoir la diversité des capacités de chaque acteur et à rééquilibrer les pouvoirs d'influence des différents acteurs sur/dans les espaces de prise de décisions.

Pour ce faire, Periferia met en place et anime des espaces publics de débat, c'est-à-dire des ateliers et des rencontres multi-acteurs, qui visent à construire collectivement des projets, des actions, des démarches, toujours en lien avec la vie en société et les modes d'organisation collectifs.

De cette manière, l'association cherche à influencer les décisions en intégrant divers points de vue et en veillant plus particulièrement aux acteurs généralement oubliés. Elle agit également à travers des accompagnements et appuis méthodologiques de structures diverses (associations, collectifs, institutions et administrations publiques), des formations et la production de publications à vocation pédagogique dans le cadre du décret de l'Éducation Permanente.



Retrouvez toutes nos publications sur notre site

<https://periferia.be/nos-publications/>



Avec le soutien de la

